

vivre commodément jusqu'au jour où l'exploitation de la coca les fera les plus riches du pays.

M. de Czernyi était confiant et n'avait aucune raison de douter de la parole du général. L'importance de la coca, cet aliment nécessaire à l'Indien, lui était parfaitement connue, et si l'engagement verbal, formellement pris par M. Fléming, de bâtir le moulin, lui paraissait suffisant pour assurer les premiers besoins du jeune ménage, il ne pouvait se défendre d'un certain vertige en songeant aux quatre cent mille livres de rente que son Rodolphe pourrait avoir dans un avenir peu éloigné.

— Je conviens, dit-il, le soir en rendant compte de sa conversation à Wilhelmine, que cette Herminia est bien laide et que notre fils est bien jeune ; mais toi qui as si bien su pressentir les désirs d'indépendance qui couvent dans sa pensée, ne crois-tu pas qu'il a vraiment deviné le moyen de les réaliser ? J'admets que le général exagère, que jamais la coca ne puisse rendre les quatre vingt mille piastres dont il parle, ne serait-ce pas déjà magnifique lors même qu'on en déduirait les trois quarts ?

— Léonard ! répondit la comtesse en hochant la tête, vous ne connaissez rien à cette coca et le chiffre seul vous a ébloui. Je suis trop ignorante pour aventurer des objections. Mais, voyez-vous, j'ai là, dans le cœur une voix qui me crie, malheur ! et je ne puis me soustraire à l'effroi qu'elle me cause. Qui vous dit que M. Fléming ne vous trompe pas !

— Ma foi, ma chère, je ne puis pas plus vous donner de preuves mathématiques de sa sincérité que vous ne le pourriez d'un guet-apens contre nous. Je cherche seulement quel intérêt le pousserait à mentir alors qu'il accorde sa fille à notre demande. Si Rodolphe était riche et que cette union dût apporter l'aisance à sa nouvelle fa-